

Des Corps et Conjonctures N° 13

Les gens

L'accueil studio dont j'ai bénéficié cette année avec le Ballet National de Marseille m'a permis de partager avec plusieurs artistes et ami(e)s (Stefan Mensah, Thierry Gianarrelli, Giovana Velardi) des temps de travail autour de l'improvisation. J'ai aussi été invité à participer à une résidence dans le beau centre de création de Chateaufallon par la compagnie « La Maquina », initiative de Jasone Munoz chorégraphe chanteuse et danseuse. Le thème central était « Le mensonge ».

Toutes ces rencontres ne sont certainement pas anodines ni le fruit du hasard ; elles permettent de penser que l'heure, qui est peut-être l'équivalente de plusieurs années, est à la remise en question de nos individualismes et qu'il s'avère opportun de réfléchir à des combinaisons alternatives et des processus de création rafraîchissants. Nous avons besoin de fraîcheur à l'heure où la planète se réchauffe. Fraîcheur dans l'émulation même de l'acte artistique, fraîcheur dans nos relations entre nous chorégraphes, danseurs et autres acteurs. Ce n'est pas de légèreté dont je parle ni de préconiser un bain de jouvence mais de se procurer une sensation de renouveau à partir d'une prise de conscience collective.

Si je ne vous parle que des rencontres et temps de partage de ce mois de novembre 2006 sans évoquer les personnes musiciennes, qu'elles me pardonnent !. C'est qu'entre autres choses, j'ai certainement beaucoup à apprendre d'eux et notamment en ce qui concerne, au-delà des théories concernant le rapport entre danse et musique, leur propre relation à la danse ; ce qui les anime, ce qui les fait sortir, agir, en l'occurrence, nourrir l'espace sonore de la danse.

Quand Stefan Mensah nous offre sa danse, il est probable que son histoire ne soit autre que celle que son corps nous transmet ; peu de mots existent pour parler du danseur vivant, de celui qui n'a pas structuré une démarche auprès des institutions mais qui atteint cependant des sommets dans l'intégrité de sa propre danse. Il me semble qu'il y a de la danse d'un genre nouveau quand elle est nourrie de l'expérience du quotidien, des difficultés encourues liées à l'histoire d'une vie. Ce Sénégalais, ami de longue date, quasi-quinquagénaire n'a pas son pareil, à ma connaissance, pour en imposer dans la qualité sensible et l'importance donnée au geste émis par le corps. Cela confirme que la maturité des êtres représente certainement une touche essentielle à la terminaison et à la qualité dans l'entreprise des divers vocabulaires.

De mon point de vue, Thierry Giannarelli avec son imprégnation neurophysiologique ne parle de rien d'autre que d'intégrité et d'amour. De la rencontre effectuée se dégage le respect immense que le corps et l'esprit font éprouver à celui ou celle qui s'intéresse à leur mariage, à leur relation intrinsèque pour ne faire qu'Un. UNE UNITÉ ORGANIQUE EN ACTION. Thierry par le don de lui-même dans la construction de son œuvre et de la délicatesse dont il fait preuve dans le tissage des liens, parle du corps et de ses pouvoirs cognitifs selon le courant holistique qui se différencie de la pensée dualiste. Il touche ainsi, dans la manière de les traiter, des questionnements se propageant bien au-delà du seul domaine scientifique. À mon sens, parce qu'elle en a le temps et les capacités, Giovanna Velardi, dotée d'une énergie prodigieuse, défie le temps. Elle est un chat d'une remarquable autonomie. Instinctive, elle m'a détendu, à moi l'hyper nerveux, par le fait qu'elle l'est elle-même, davantage.

Notre rencontre s'est située à l'endroit de notre danse ou plutôt autour du questionnement sur la forme, une danse compulsive qui n'est pas un mensonge mais qui semble, nous sommes tombés tous les deux d'accord, ne pas être encore la forme la plus authentique, celle qui s'ancre pleinement dans le présent. Nous sommes sur le terrain de ce qui est essentiel, sur la conscience de la distance à avoir avec l'image de nous-même. La danse à l'endroit de sa réduction médiatique, est associée à la performance physique, à l'esthétisme, à la volupté, pourtant à travers les courants alternatifs, elle a démontré les multiples champs qu'elle peut aborder. La performance, en ce sens qu'elle consiste justement à aboutir à une forme, pourrait se situer aujourd'hui subjectivement quelque part entre l'abstinence et l'observation. Rien que cela. Ainsi comme si le calendrier de ce mois de novembre avait été finement organisé en amont, le travail abordé avec Jasone Munoz traitait justement des séquences improvisées dans lesquelles la contrainte était de ne pas céder à l'application de sa propre danse. Le résultat s'est avéré surprenant, d'autant plus que le questionnement central était celui du mensonge. En essayant de tendre toujours vers ce qui nous semblait être le plus juste, nous avons peu à peu glissé, à force d'abstinence, vers le rapport à l'objet et le constat du partenaire acteur merveilleux qu'il représente. L'objet comme sujet du détournement envers lequel le danseur s'applique à multiplier le sens ; objet inerte qui possède sa raison d'être ni plus ni moins ; support comme élément de liaison et borne de mise en tension de l'espace. Il nous a semblé que le monde ne pourrait être fait que d'illusions et que l'objet, suivant la manière dont l'homme l'utilisait, était un instrument fiable. Dès que nous manipulons l'objet en rapport à l'espace et au temps, il est possible d'en détourner son sens, l'ustensile en interaction avec le danseur peut ainsi se transformer et interpeller l'imaginaire de chacun, provoquer le plongeon dans l'enivrante illusion.

Nous pouvons déterminer littéralement ce que sont le mensonge et la vérité mais seulement dans un cadre défini, étroit et restrictif par rapport à l'immensité insondable qui nous entoure. Parler, échanger des paroles permet la distorsion mensongère ou la prétention de détenir la vérité. Ces questionnements, nous ne nous les poserions pas si l'homme ne démontrait pas ce formidable appétit envers les croyances et les rêves. Paradoxalement l'acteur danseur est un transmetteur de rêve qui doit avoir les pieds sur terre. Si les paramètres coordonnés de sa présence au monde extérieur et de ses sensations intérieures n'étaient pas réunis, cela signifierait une perte partielle des sens avec ses effets déstabilisateurs sur la lecture de sa présence. Ce territoire temporaire perceptible par le public, vécu par le danseur improvisateur, déclenchera chez lui la fuite vers un espace de retrait, de retranchement, une abdication furtive dans le processus d'invention instantanée. Il se caractérise à cet instant où nous percevons que nous tirons instinctivement les ficelles issues de notre imprégnation de la danse telle qu'elle nous a été transmise et telle que nous la pratiquons la plupart du temps. Il n'est pas question ici de jeter la pierre sur les cheminements académiques de l'art chorégraphique et de leur inscription profonde dans notre inconscient. Il s'agit d'entrevoir certains aspects de l'évolution du danseur contemporain, sur le trajet d'une vie, qui travaille à donner à sa propre danse sa singularité et toute sa puissance expressive avant qu'il n'établisse, et cela est important, une relation au vide, au lâcher prise, au détachement.

Le déroulement chronologique : « Apprendre à danser, danser et en quelque sorte ne plus danser pour mieux danser » instaure un fil continu, une courbe dénuée de rupture qui offre une définition élargie

de l'action de danser. Cette ligne de pensée associée à l'expérimentation implique une forte pression sur les stimulus auxquels notre corps s'est habitué depuis qu'il se façonne. Une remise en cause d'une certaine esthétique, un processus de fouille traversant l'intrinsèque que je tente d'appliquer et de partager de plus en plus souvent.

Jean-Jacques Sanchez

« Des Corps et Conjonctures » a reçu quatre récits écrits de Thierry Thieu-Niang, des témoignages au cœur de l'expérience. Le premier vous a été révélé dans le numéro douze... Voici le suivant, au masculin singulier.

L.. Le scientifique.

Le chercheur. Le détail et le fragment. Le temps.

Lui, c'est L.

Dès son entrée, il va vers la musique, ouvre le boîtier, me tend le disque et me montre son genou qui apparaît derrière le pantalon déchiré.

Je me mets à quatre pattes, en appui. Il monte directement sur mon dos. Je fais quelques pas, m'immobilise, me déploie sur trois appuis seulement. Il serre fort mes épaules et se tend.

Je roule sur le dos, l'entraîne dans la chute. L. rit.

Souvent pour redonner du rythme, je glisse et roule vite au sol.

L. roule aussi très vite jusqu'à s'arrêter au bord du mur.

Il aime à se déplacer à quatre pattes, sur les pieds et les mains.

Si je m'allonge sur le dos, il s'assoit sur mon ventre et cache mes yeux avec ses mains.

Je fais comme lui et il est surpris. Il me regarde attentivement puis me sourit.

Son mouvement est riche et ludique. Généreux.

Les arrêts et les suspensions dans le mouvement sont inattendus, brefs mais si précis.

Je reste très concentré, présent à l'ici et maintenant de L. afin de bien lire ses propositions et la musicalité de sa danse.

L. trouve une petite araignée.

Il la ramasse et la fait glisser entre ses doigts, sur son bras.

Il me la donne. Je change de place, il me rejoint, reprend l'araignée et va la déposer à l'endroit où il l'a trouvée.

Nous répétons plusieurs fois ce jeu.

Soudain, il s'arrête.

IL ouvre trois doigts de la main gauche, cligne un œil et de l'autre main invente une lunette faite de ces doigts serrés pour regarder l'autre main ouverte comme un soleil inventé.

Je reprends, moi aussi deux à trois fois cette forme avec mes doigts.

Pour finir le travail, nous nous faisons face, on se prend les mains, on lève un pied comme pour expérimenter un équilibre.

Avec lui le regard est là non pas pour voir mais aussi pour écouter.

A la fin de la séance, nous portons l'araignée dehors dans le jardin.

L'araignée. Aujourd'hui c'est une coccinelle.

Une « sale » bête, comme dit L.

Toute la séance, il ramasse des petites poussières qu'il nomme soit coccinelle, soit sale bête.

Il vient me donner son butin au creux de la main.

Je danse avec sa proposition et quelquefois la « chose » tombe et L. vient vite la ramasser.

Seulement une seule fois L. accepte le temps dansé. Mais la relation est active, dynamique : reprise des roulades, des courses et des sauts.

L. continue à ramasser vrais ou faux insectes qu'il m'apporte pour que je danse avec ceux-

ci.

Prétextes au mouvement, à la relation, à « l' entre ».

Plus tard il repère ma veste et un nouveau jeu s'invente. La veste est jetée et rattrapée. On s'y enroule et se cache le visage. On la fait glisser au sol ou on la jette en l'air.

Chaque objet, chaque élément visible et invisible devient un support à la danse, à la relation. Une forme de troc, d'échange permettant l'un et l'autre, de s'organiser, d'inventer, de devenir.

Je note une nouvelle façon de marcher, sur la pointe des pieds, les cuisses serrées. Souvent il parle et commente. J'entends les mots : coccinelle, sale bête et danse.

Lui aussi, quand je le remercie du travail, cherche ses chaussures et son manteau.

Je lui demande aussi d'éteindre la musique.

L. fait tout cela très sérieusement.

Il vient contre moi comme pour me pour dire au revoir.

Je pense que le toucher, c'est ce qui fait passer le dedans vers dehors ; c'est ce qui assure la circulation, le mouvement.

Les sens sont de vraies modalités d'être.

L'être soi : être dehors, au-dehors, être exposé ou étendu.

Etre le « là ».

Aujourd'hui, la danse est inventive autour de la veste. Peu de stéréotypies, pas de poussières récoltées.

L. est inventif, ludique et très concentré quand il me regarde danser.

Il n'y a plus de précipitation mais une réelle concentration et observation de l'espace et de mon mouvement. De ma danse.

Il y a trois directions d'espace, trois points d'orientation pour notre mouvement commun : le rideau qui cache le miroir, l'espallier de bois sur lequel nous grimpons et effectuons des figures acrobatiques et le centre de la pièce où les contacts, les portés s'inventent. Des glissés. Des étreintes.

Thierry Thieu-Niang

STAGE « Le corps de la musique dans le jeu de l'improvisation » du 29 janvier au 1^{er} février 2007.

Compagnie Jean-Jacques Sanchez

Programme détaillé sur <http://www.trans-sud-amerique.com/laza/>

Remerciements à nos rédacteurs occasionnels : J-Marc Heim, Christophe Haleb, Eric Larrondo, Christophe Leblay, Laurent Poutrel, Gino Rayazone, Camille Rochweg, Thierry Thieu-Niang, Fred Werlé, ainsi qu'à Philippe Madala, Ana Gabriela Da Conceicao., Contact « Des Corps et Conjonctures» Jean-Jacques Sanchez : laza.m@wanadoo.fr

Les numéros de « Des Corps et Conjonctures » sont téléchargeables sur le site

<http://www.trans-sud-amerique.com/corps/>

Réactions et contributions en ligne à cette même adresse.